



“ Comparatisme et traduction ”, “ Préface ”

Yves Clavaron

► To cite this version:

Yves Clavaron. “ Comparatisme et traduction ”, “ Préface ”. Anne Béchard-Léauté (dir.). La traduction comme source de création, 2018, p. 11-13., Neuville sur Saône, Éditions Chemins de tr@verse,, p. 11-13, 2018. hal-04046634

HAL Id: hal-04046634

<https://hal.science/hal-04046634>

Submitted on 26 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Comparatisme et traduction

Yves CLAVARON

Univ Lyon, UJM-Saint-Etienne, CELEC, EA 3069, F-42023, SAINT-ÉTIENNE, France

La question de la traduction est une préoccupation fondamentale pour les spécialistes de littérature comparée, discipline placée sous l'horizon du divers et essentiellement définie par la prise en compte de l'étranger et de l'altérité. La tendance s'accroît à l'époque contemporaine avec la mondialisation, où la condition du sujet est souvent celle d'un « *translated man* », notion proposée par Salman Rushdie dans *Imaginary Homelands* (1991) pour désigner les figures du migrant, du réfugié, de l'exilé, ce qui conduit à penser la culture comme traduction (« *cultural translation* ») dans un monde globalisé où les enjeux politiques sont de plus en plus transculturels¹. Par ailleurs, le comparatiste est souvent habité par le complexe de Babel, hanté moins par la nostalgie d'une langue première perdue que par le chagrin de ne pouvoir parler ou lire toutes les langues du monde.

À l'étudiant-e néophyte qui découvre la discipline à l'Université, il s'agit de faire prendre conscience de l'existence du traducteur : une œuvre étrangère est une œuvre qui n'est pas écrite en français, même si le cours s'appuie sur des textes apparemment rédigés en français. Le plus difficile est de distinguer ce qui relève du travail du traducteur et de la création de l'écrivain-e, de saisir ce qui est transmis par la traduction, d'où l'intérêt de la confrontation de différentes traductions avec le texte original. L'édition bilingue, qui place la traduction sous le regard permanent du texte original, constitue l'instrument idéal du comparatiste, toujours à l'affût des possibles « écarts » du traducteur, même si, pour des raisons éditoriales, elle est réservée aux œuvres brèves, théâtre, poésie ou nouvelle. Plusieurs questions se posent alors, notamment de savoir si l'œuvre traduite reste une œuvre littéraire à part entière. Y a-t-il transfert de la dimension esthétique d'une langue à l'autre, d'une culture à l'autre ? Considérer que le texte traduit fait l'objet d'une poétique conduit à penser que traduire revient à faire œuvre de création. Pour Walter Benjamin, en effet, la traduction ne saurait se réduire à « une stérile équation » entre deux langues². Par ailleurs, l'apprenti comparatiste doit admettre l'idée que toute traduction est provisoire – il y a une historicité des

¹ Voir Claire Joubert, « Théorie en traduction : Homi Bhabha et l'intervention postcoloniale », *Littérature*, n° 154, 2, 2009, p. 149-174.

² Walter Benjamin, « La Tâche du traducteur », in *Œuvres I*, traduction Maurice de Gandillac, Rainer Rochlitz et Pierre Rusch, Paris, Gallimard, « Folio essais », 2000, p. 250.

traductions –, susceptible d'être remise en cause par une nouvelle traduction. Traduire, c'est inviter à retraduire et sans doute à recréer. Étudier des œuvres littéraires étrangères traduites invite à un mode de lecture spécifique, soupçonneux et inquiet, tandis que l'œuvre originale génère une réception plus confiante.

Il est traditionnel de distinguer l'école française de littérature comparée plutôt tournée vers la philologie et la poétique de l'école américaine, davantage intéressée par la théorie littéraire. Ce débat peut se prolonger dans les questions de traduction : on n'est pas loin d'imputer aux comparatistes français un fétichisme de la langue originale, selon une conception d'ordre éthique qui impose une fidélité au texte³. Ils privilégient donc la traduction sourcière si tant est qu'on puisse totalement la dissocier d'une pratique cibliste, orientée vers la langue d'arrivée⁴. De son côté, l'Américain David Damrosch met la réception au premier plan et insiste sur le fait que, dans le cadre de la mondialisation, toute littérature gagne à être traduite – d'où un intérêt pour les circuits mondiaux des œuvres en traduction⁵. À l'inverse pour Emily Apter, la traduction est un *pharmakon* qui donne certes accès à des textes que l'on ne lirait pas, mais constitue aussi un facteur global de monolinguisme car la plupart des traductions vont vers l'anglais. C'est pourquoi elle s'affirme « contre » la littérature mondiale et son « principe de traduisibilité » qui tend à absorber toute forme de différence en se référant à un modèle unique et eurocentré⁶. La théorie de David Damrosch comme celle d'Emily Apter invite *a contrario* à s'interroger sur les textes exclus du mouvement mondial de la traduction – et partant du canon.

Une image proposée par Walter Benjamin et reprise par Jacques Derrida représente le texte comme pleurant après la traduction. Derrida, après Benjamin, explique que le premier demandeur de la traduction, c'est Dieu lui-même qui joue le rôle du premier texte original à travers son nom « Babel », lui qui a instauré la confusion des langues. Or, Dieu pleure après la traduction impossible de son nom – il demande l'impossible, traduire l'intraduisible –, car « la loi ne commande pas sans demander d'être lue, déchiffrée, traduite⁷ ». La souffrance du texte après la traduction peut également être mise en relation avec l'allégorie du lion à la patte blessée, emblème de saint Jérôme, le patron des traducteurs⁸. Mais le même Walter Benjamin,

³ Voir Antoine Berman, *Pour une critique des traductions : John Donne*, Paris, Gallimard, 1995, p. 92. L'autre critère évoqué par Berman est d'ordre poétique.

⁴ Voir Georges Mounin, *Les Belles Infidèles* [1955], éd. Michel Ballard, Lieven D'hulst, Lille, PUL, 1994.

⁵ David Damrosch, *What is World Literature ?* Princeton, Princeton University Press, 2003.

⁶ Emily Apter, *Against World Literature. On the Politics of Untranslatability*, Londres & New York, Verso, 2013, p. 3.

⁷ Jacques Derrida, *Psyché, Invention de l'autre*, Paris, Galilée, 1998, p. 219.

⁸ Voir Jean-Yves Masson, « Traduire la poésie », in Yves Chevrel (dir.), *Enseigner les œuvres littéraires en traduction*, Actes de la DGESCO, CRDP de l'Académie de Versailles, 2007, p. 72.

traducteur notamment de Baudelaire, considère aussi qu'il existe un éros de la traduction qui pousse les langues les unes vers les autres, un désir qui circule entre les textes⁹. L'activité traductive peut se construire en tant qu'espace de création entre le spleen et l'idéal, concilier la singularité de l'altérité intraduisible et la nécessité de traduire malgré tout, comme les actes de ce colloque le montrent avec une superbe évidence.

⁹ Voir Robert Kahn, « “Une volonté explosive de bonheur” : Walter Benjamin et l'Eros de la traduction », *Loxias*, 29, 2010, <http://revel.unice.fr/loxias/index.html?id=6181>, consulté le 4/06/2016.